

Québec français



Du labyrinthe au lieu commun

Gilles Pellerin

Numéro 101, printemps 1996

Littérature et repères historiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58662ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

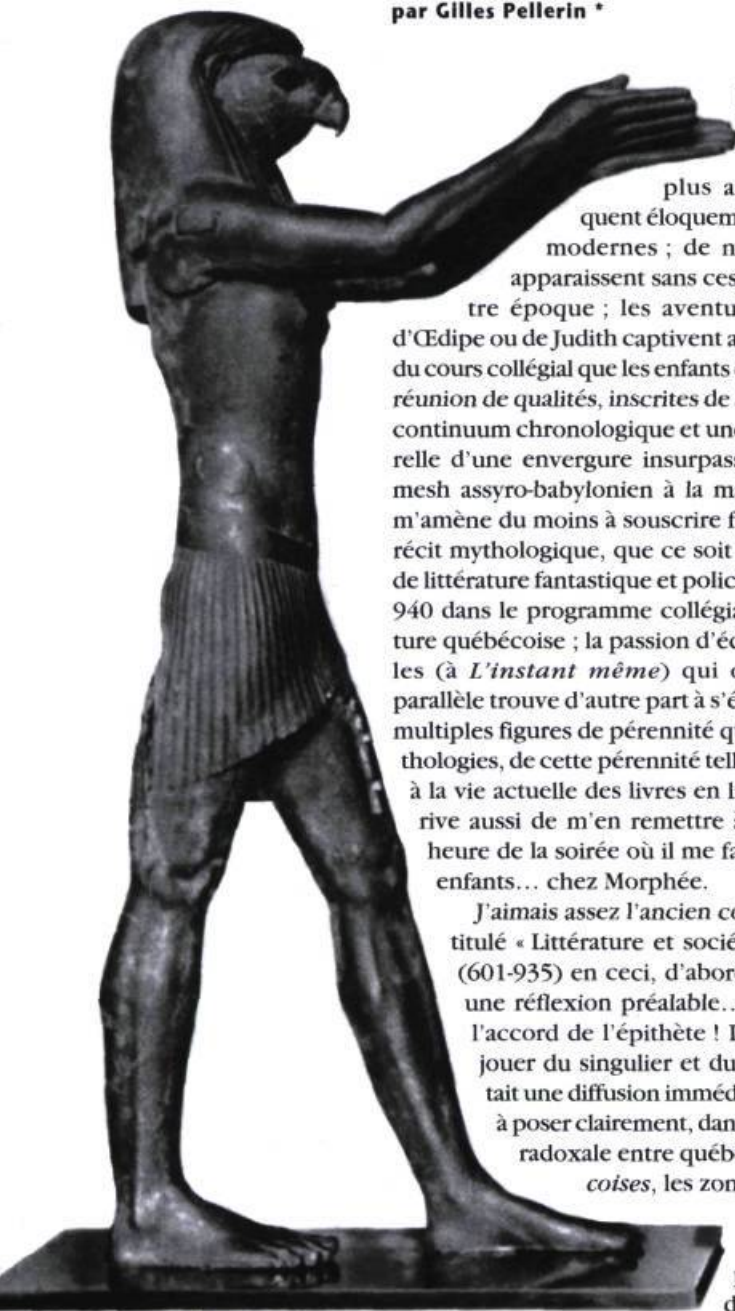
Citer cet article

Pellerin, G. (1996). Du labyrinthe au lieu commun. *Québec français*, (101), 66-68.

La mythologie n'a pas d'âge : les récits les plus anciens s'appliquent éloquentement aux temps modernes ;

Du labyrinthe au lieu

par Gilles Pellerin *



LE DIEU HORUS, XXIII^e DYNASTIE.

La mythologie n'a pas d'âge : les récits les plus anciens s'appliquent éloquentement aux temps modernes ; de nouveaux récits apparaissent sans cesse pour dire notre époque ; les aventures étonnantes d'Œdipe ou de Judith captivent autant une classe du cours collégial que les enfants en bas âge. Cette réunion de qualités, inscrites de surcroît dans un continuum chronologique et une ampleur culturelle d'une envergure insurpassable (du Gilgamesh assyro-babylonien à la machine Disney), m'amène du moins à souscrire fréquemment au récit mythologique, que ce soit dans une classe de littérature fantastique et policière (codée 601-940 dans le programme collégial) ou de littérature québécoise ; la passion d'éditer des nouvelles (à *L'instant même*) qui occupe ma vie parallèle trouve d'autre part à s'ébahir devant les multiples figures de pérennité qu'offrent les mythologies, de cette pérennité tellement contraire à la vie actuelle des livres en librairie ; il m'arrive aussi de m'en remettre à Ulysse à cette heure de la soirée où il me faut déposer mes enfants... chez Morphée.

J'aimais assez l'ancien cours collégial intitulé « Littérature et société québécoise » (601-935) en ceci, d'abord, qu'il suscitait une réflexion préalable... sur la base de l'accord de l'épithète ! La possibilité de jouer du singulier et du pluriel permettait une diffusion immédiate de sens apte à poser clairement, dans l'indécision paradoxale entre québécoise et *québécoises*, les zones contiguës du social et du littéraire ¹. L'un peut-il se passer de l'autre — et vice versa ? Quelle importance donner aux traces du social dans l'œuvre, eu égard aux multiples voies d'accès au texte ? Qu'est-ce que « vivre en ce pays » a de littéraire, de poétique, de comique ou de tragique ?

Je crains à ce propos le glissement du cours « Littérature et société québécoise 601-935 » à ce que nous appellerons « Littérature québécoise » tout court, faute de consensus sur le contenu et la méthode ², et que cet échange ne soit préjudiciable aux étudiants. On a récemment établi la suprématie de la *compétence* au détriment, je crois, de la notion de contenu : les étudiants sont amenés, de cours en cours, à rédiger ³ des avatars de dissertation, ce qui occupe l'essentiel de leurs préoccupations. La littérature québécoise ? Un accessoire sur lequel portera un texte de 1 250 mots, sortez vos pieds-de-roi, obéissant à des règles que l'on voudrait strictes. J'aimais bien (*bis*) jeter une problématique sur la table, dès le premier cours, une problématique « participative », si j'ose dire : nos étudiants sont québécois, participent de ce tissu social d'où émanent *Les faux fuyants*, *Terre Québec*, *Le petit aigle à tête blanche*, *La survie* ou *Tu attends la neige*, *Léonard* ? et ils ont hérité de cette culture visible dans *Bonheur d'occasion*, *Un homme et son péché*, *La Scouine* ou Saint-Denys Garneau.

Que peut-on dire de la littérature québécoise par le biais du social ? Plein de choses assurément, comme en témoignent les travaux des Jean-Charles Falardeau, Gilles Marcotte, Réjean Beaudoin, Monique Lafortune, Patricia Smart, Jean Morency, Jean-François Chassay et Georges Desmeules, pour ne citer que quelques-uns des chercheurs qui ont souscrit au désir d'interpréter le répertoire national, s'appuyant, qui sur des éléments historiques, qui sur une approche intégrant des structures mythiques ⁴. En classe, la chose paraît d'autant plus séduisante que chacun peut se présenter avec sa propre interprétation, son propre schéma interprétatif : je suis québécois, je me fais une certaine idée de ce que cela signifie, je m'autorise toutes les projections, je demande en quelque sorte à mes étudiants de faire la même chose, de fouiller dans des textes pour se trouver eux-mêmes, de scruter ce qui les entoure pour y trouver l'étincelle littéraire.

Dans cette perspective, une question a alimenté ma réflexion : y aurait-il un récit fondateur de notre littérature, une pierre d'angle de notre imaginaire ? Trouverait-on chez nous un

de nouveaux récits apparaissent sans cesse pour dire notre époque...

commun



BIAL, LA FORÊTE AUX IMMORTELS, HISTOIRE FANTASTIQUE, DAIGALD ÉDITEUR, 1980.

livre qui soit l'équivalent de la *Cosmogonie* d'Hésiode, de l'*Ancien Testament*, de l'*Énéide* de Virgile, du *Livre des Héros* chez les Ossètes, de *Moby Dick* de Melville, du *Dernier des Mohicans* de Cooper ou qui réponde aux questions posées par Philip Roth dans *Le grand roman américain* ? À cette question je n'ai jamais pu répondre, sans que cela me chagrîne le moins du monde. Je suis de ceux qui apportent *safrement* des questions dans cette auberge espagnole qui sert de classe. Je grappille volontiers, trouvant un fragment de réponse dans les récits de voyage de Jacques Cartier (pour sa vision du fleuve nourricier et meurtrier, pour ses multiples et magnifiques erreurs qui font de ce pays un fantasme, de son journal une quasi-fiction), puis dans *Maria Chapdelaine*, même s'il m'en coûte, pour le rôle désastreux que ce roman, longtemps le best-seller absolu en France et pierre d'assise d'une importante maison d'édition, Grasset, a tenu dans l'édification de l'image folklorique réductrice dans laquelle nous maintient la France, ses éditeurs au premier chef. J'aimerais tant que la réponse fût dans *Contes pour un homme seul* d'Yves Thériault, à cause de la sauvagerie, de la folie. Et du choc qu'un petit garçon nommé Gilles Pellerin a éprouvé en lisant ce livre sans savoir qu'on écrivait ailleurs qu'au pays de Monsieur Jules Verne.

ont inventé le roman western — entre autres romans de la conquête ; pouvons-nous trouver pareille appropriation en français du dire américain ? Ou faut-il s'en remettre à Chateaubriand (*Atala*, *René*, les si beaux passages des *Mémoires d'outre-tombe* consacrés à son voyage américain) pour construire une parole française en Amérique ? (J'entends Octave Crémazie, Claude-Henri Grignon, Albert Pelletier et Jules Fournier qui piaffent d'impatience dans le fond de la classe et qui voudraient bien donner leur avis !)

L'étude des grands thèmes — je m'en tiendrai, aux fins de la présente, à la famille dans la littérature québécoise et à la mort dans les corpus fantastique et policier — gagne au contact des mythologies classiques. On peut notamment tirer du répertoire des tragiques grecs des schémas qui proposent toutes les combinaisons familiales imaginables : frères ennemis, meurtre du père, amour de la belle-mère pour le fils, du fils pour maman, de la fille pour papa — laissons là, on n'en finirait plus de frémir de bonheur pour Iphigénie, Phèdre, Médée, Antigone, Étéocle, Clytemnestre, Oreste et les autres. Ainsi mis en train, les étudiants découvrent plus facilement les tensions dramatiques qui agitent le roman du terroir (le Survenant, faux frère d'Amable ; la mésalliance dans *La campagne canadienne* d'Adélard Dugré, la mort du fils aimé dans *Menaud*, la dissolution

J'ai la ruse des cancre, je confesse à mes étudiants mon incapacité à trouver l'œuvre angulaire, mais m'empresse de gommer le piètre résultat par une nouvelle question qui pourrait se formuler ainsi : considérant que les Hispano-Américains ont résolu l'équation de dire l'américanité en espagnol (inventant au passage le réalisme magique) ; que les Brésiliens nous amènent parfois dans la touffeur amazonienne du langage (je pense à João Guimarães Rosa) ; que les Américains

Y aurait-il un récit fondateur de notre littérature, une pierre d'angle de notre imaginaire ? Trouverait-on chez nous un livre qui soit l'équivalent de la *Cosmogonie* d'Hésiode, de l'*Ancien Testament*, de l'*Énéide* de Virgile, du *Livre des Héros* chez les Ossètes, de *Moby Dick* de Melville, du *Dernier des Mohicans* de Cooper ou qui réponde aux questions posées par Philip Roth dans *Le grand roman américain* ?



**L'étude des
grands thèmes
gagne au contact
des mythologies
classiques.**

familiale dans *La Scouine*, etc.) quand il essaie de ne pas dévoiler trop clairement ses enjeux fondamentaux, pour moi liés à la transmission du bien paternel⁵.

De même la conjonction des mythes de la terre (suivant la division en phases civilisatrices successives via Gaïa-Mèter, Rhéa la Grande Mère, Déméter et Hestia proposées par Jean-Pierre Vernant⁶) est-elle d'un recours bénéfique pour interpréter *Menaud* (dans l'opposition entre le domaine de la forêt, masculin, et celui de la terre, où la femme réussit à domestiquer l'homme) ? La sévérité avec laquelle on peut recevoir la phrase précédente devrait convaincre de la profondeur mythique de ce qui est en cause, de la peur profonde que le roman de Savard venait nommer sous le grandiose tapis des métaphores. De là à une histoire des mythes touchant la perception masculine de la femme à travers les âges (et les cultures sous-jacentes à la nôtre), il n'y a qu'un pas que nos étudiants nous invitent à franchir avec délice, sachant bien qu'il s'agit de quelque chose de fondamental.

De la mort il est difficile de parler. Donc nous écrivons. Partout. Sur les cloisons de toilettes publiques, dans un journal intime, en vers et en prose. Dante, ça vous dit quelque chose ? Ils sont quelques-uns comme lui... Et ils logent parfois à l'enseigne du fantastique, histoire de reposer la question de la réalité (serait-elle plus vaste que ce que l'on soupçonne ?) et de son évocation par le biais de la fiction. Dans ce très vaste corpus qui s'emploie à reculer les frontières de la mort, un champ thématique m'a semblé digne d'étude et susceptible d'intéresser vivement les étudiants : la littérature vampirique. Rapidement il m'a paru que Dracula et consorts se présentaient comme des Christ noirs. Les liens de parenté ne manquent pas, ce que fait ressortir la panoplie du chasse-vampire Van Helsing (pieu d'aubépine, en souvenir de la couronne d'épine ; usage de la croix et de l'eau bénite). L'un, Jésus-Christ, invite à boire son sang pour acquérir la vie éternelle ; son envers nous convie à l'immortalité au moyen d'une morsure, les deux ouvrant un espace métaphysique vertigineux. Le détail des œuvres (Gautier, Le Fanu, Stoker, Rice, etc.) ramène à la symbolique essentielle du souffle et du sang, à une séduction morbide où il est difficile de ne pas évoquer ces bons vieux Eros et Thanatos.

De même, un large segment de la production narrative contemporaine, le roman policier, se construit-il sur la base d'un meurtre qu'il faut élucider. L'enquête du polar s'apparente, on l'a assez fait remarquer, à l'enjeu d'*Edipe roi* : qui a commis ce crime, homicide, parricide, régicide tout à la fois, qui cause le désordre du monde ? Dans cette perspective, la tendance actuelle au polar ethnique élargit l'usage que l'on peut faire

de la mythologie. Je prendrai le Navajo Tony Hillerman pour exemple : le travail de ses enquêteurs ramène avec intelligence et discernement⁷ à ces activités dont nous conserverions la nostalgie, pisteurs et trappeurs ataviques perdus dans l'espace bureaucratique. Quand son enquêteur Jim Chee lit le sol, il est tout à la fois le détective-à-laloupe pistant le criminel en abordant sans détour le domaine totémique, le descendant de ceux qui ont dû interpréter des traces pour manger et sacrifier aux dieux, le protagoniste type du roman obsédé par le mystère à résoudre. Surtout, j'ai le goût d'y voir l'écrivain cherchant à interpréter les signes dont l'univers est porteur.

Imaginer que je puisse de temps à autre investir la production littéraire d'une aura mythique, faire de l'écriture un Graal à atteindre, un grand-père loup à rencontrer dans un paragraphe, voilà qui me plaît assez (*ter*).

* Professeur, Cégep François-Xavier-Garneau.

Notes

1. D'où la position métonymique de la littérature (le signe pour la chose) face à la société, ce qui ne rend pas compte de toute la littérature, bien sûr, mais permet un aller-retour très fécond entre les œuvres et le tissu social : que fait notre société de *la* et de *sa* littérature ? quelle place tient le référent québécois dans nos œuvres ? comment expliquer le diktat cyclique suivant lequel notre littérature doit parler de nous, du plateau Mont-Royal, du troisième rang ?
2. Le ministère propose une perspective comparatiste qui ne semble pas être suivie. Même le code que la frénésie numérique contemporaine nous recommande d'utiliser n'est pas fixé : il est prévu que ce cours termine le parcours littéraire collégial, qu'il porte donc le n° 601-103, reléguant ainsi la production nationale à un endroit déterminé et exigu de ce parcours, au nom des impératifs diachroniques qui commandent de toucher au corpus de langue française du Moyen Âge à maintenant.
3. Ce mot s'est substitué à « écrire ». Jugez de la perte.
4. Plusieurs des hypothèses d'interprétations de ces chercheurs renvoient à l'espace américain comme générateur de myèmes propres.
5. *La terre paternelle* : un homme *se donne* à l'un de ses fils, parce que l'autre garçon de la maison a été pris de bougeotte et a gagné la forêt. L'entreprise tourne au désastre, les deux hommes deviennent porteurs d'eau — rien que ça comme image mythologique propre aux Canadiens français ! La scourette ne peut plus se marier dans ces conditions. Le fils revient, il fournit lui-même le veau gras et la vie peut reprendre. *Un homme et son péché* : un homme fait vœu de stérilité, refusant ses séminations à son épouse et remplaçant l'avoine par l'or dans le sac de semence. *Le Survenant* : un veuf à une fille vaillante — mais c'est une fille — et un fils braillard et stérile. Survient un étranger au sang vibrant (voir l'épisode de la bagarre avec Provençal) qui pourrait usurper l'héritage.
6. Jean-Pierre Vernant. *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspéro, 1965. Le raccord entre cette vision anthropologique du mythe de la terre mère et la rêverie bachelardienne sur les éléments s'avère aussi très riche.
7. L'auteur est anthropologue et ne peut être berné par les attitudes spécifiques que l'on associe aux Amérindiens — qui liraient naturellement dans la trace et le crotin de chevreuil comme d'autres sur un écran cathodique. Il nous sort de ce lieu commun pour nous amener dans ces mythologies fabuleuses des Navajos, Zuñi, Hopis et autres Pueblos.